Offert à la Bibliothèque
Sainte Geneviève

par le Baron de Baye

TIFLIS

SOUVENIRS D'UNE MISSION

PAR

Le Baron de BAYE

EXTRAIT DE LA *REVUE DE GÉOGRAPHIE*
(Livraisons d'Août, Septembre et Octobre)
DIRIGÉE PAR M. L. DRAPEYRON



PARIS
LIBRAIRIE NILSSON
7, RUE DE LILLE, 7

1900

TIFLIS

SOUVENIRS D'UNE MISSION

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

Les bronzes émaillés de Mostchina (gouvernement de Kalouga), 1891.
La bijouterie des Goths en Russie, 1892.
Compte rendu des travaux du IXe congrès russe d'archéologie, 1893.
Rapport sur les découvertes faites par M. Savenkov dans la Sibérie orientale, 1894.
Études sur l'archéologie de l'Ukraïne, 1895.
L'œuvre de Victor Vasnétzoff, 1896.
Kiev, la mère des villes russes, 1896.
Les tombes de Mouranka, 1896.
Sépulture du xe siècle à Kiev, 1896.
Du Volga à l'Irtisch, 1896.
Causerie devant quelques toiles de l'école moderne en Russie, 1897.
Souvenir d'un couronnement impérial, 1897.
Notes sur les Votiaks païens, 1897.
La nécropole d'Ananino (gouvernement de Viatka), 1897.
De Moscou à Krasnoïarsk, 1897.
Notes de folk-lore votiak, 1898.
La crosse de saint Étienne de Perm, 1898.
En Géorgie, 1898.
De Penza à Minoussinsk, 1898.
Au sud de la chaîne du Caucase, 1899.
Au nord de la chaîne du Caucase, 1899.
Notes de folk-lore mordvine et métchériak, 1899.
Fouilles de Kourganes au Kouban (Caucase), 1900.

5803. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

TIFLIS

SOUVENIRS D'UNE MISSION

PAR

Le Baron de BAYE

EXTRAIT DE LA *REVUE DE GÉOGRAPHIE*
(Livraisons d'Août, Septembre et Octobre)
DIRIGÉE PAR M. L. DRAPEYRON



PARIS
LIBRAIRIE NILSSON
7, RUE DE LILLE, 7
—
1900

TIFLIS

SOUVENIRS D'UNE MISSION[1]

Il faudrait être peintre ou poète pour esquisser le tableau ou chanter le spectacle que présente Tiflis.

Hélas ! je ne suis ni l'un ni l'autre, mais, simple voyageur séduit pour la troisième fois par l'originalité de cette cité, je désire vous y conduire et vous faire partager les impressions que j'y ai ressenties. Presque toutes les villes d'Orient sont pittoresques, soit par leur couleur locale, soit par la vie qui circule dans leurs murs.

Les monuments immuables d'une civilisation endormie depuis des siècles semblent emprunter à un soleil étincelant leur physionomie et leur éclat.

Surprise dans son sommeil oriental, Tiflis est une de ces reines antiques subitement entraînées à leur déclin vers les destinées du progrès et comme violées par un excès de modernisme. Son passé mal défini apparaît à travers un nuage magique, derrière lequel l'inconnu prend des formes d'histoire légendaire et le connu des accents de poésie charmeuse.

La naissance de Tiflis est elle-même une légende. Le roi de Géorgie, Wakhtang, chassait à l'endroit où se trouve maintenant cette cité ; en poursuivant un cerf, il le blessa d'une flèche.

Le prince vit l'animal se précipiter soudainement à l'eau et en sortir sain et sauf. Le monarque, frappé de la vertu merveilleuse de cette eau naturellement chaude, se proposa d'édifier une ville à l'endroit où il avait été témoin d'un tel prodige. C'est pourquoi, en langue géorgienne, cette ville se nomme « Tbilissi »[2], ce qui signifie eau chaude. Il est curieux de constater que les Russes aient adopté le nom de Tiflis, qui est la traduction persane du même mot.

1. Conférence faite le 20 juin 1900.
2. Du mot *tbili*, chaud.

Lors des premiers rapports de la Russie avec ces contrées, les scribes étaient Persans.

Wakthang[1], fondateur de Tiflis en 469, résidait à Mzkhet, capitale du royaume de Géorgie. Il vivait dans la seconde moitié du v[e] siècle après J.-C. (446-499). Mais il est probable que là même où fut construite Tiflis, il existait déjà une forteresse protégeant la capitale, car ce défilé devait être défendu contre les invasions des Persans. Au vi[e] siècle, Datchi, fils de Wakthang, transporta la résidence royale de Mzkhet à Tiflis.

C'est le lieu de faire ressortir le rôle de la Géorgie lors de la conquête du Caucase par la Russie.

La vieille Géorgie est allée au-devant de sa jeune sœur orthodoxe, lui offrant, avec son royaume, avec le sang généreux de ses sujets, non épuisé par de longues luttes pour la foi, le plus beau des fleurons de la couronne impériale. Cette union n'était pas un mariage de raison, mais la fusion de deux races faites pour s'aimer. L'une représentant la plus antique, la plus noble avant-garde de la chrétienté en Orient. L'autre, la vaillante et puissante héritière de Byzance, dont le sceptre s'étend sur une moitié de l'Europe et de l'Asie, cette Russie pour laquelle l'avenir sourit avec tant de promesses.

L'élan de la Géorgie vers la Russie a été célébré par Polonsky dans sa dernière poésie :

« Non, ce Russe n'était ni aveugle, ni sourd, et il n'est pas demeuré muet;

« Ce Russe qui, maintes fois, a donné de tout cœur son sang et sa sueur,

« Pour la Géorgie. C'est ici que Pouchkine a chanté l'amour,

« C'est ici que l'âme de Lermontoff a été tourmentée par un beau démon.

« La Géorgie, notre sœur, était sacrée pour nous.

« Le défilé du Darial nous céda son sol pour nous frayer un chemin jusqu'à elle.

« Le Kazbek et les sommets d'une centaine de montagnes du Caucase,

1. Il était surnommé Gourgaslan. En langue persane *Gourg* veut dire Géorgien, et *aslam*, lion.



TIFLIS. — VUE DU PONT D'AVLABAR. (Photographie de M. Yermakoff.)

« Dirigeaient notre pensée non vers le démon, mais vers Dieu.
« Une ardente beauté régnait autour de nous,
« Nous attirait là-bas où la tchadra blanche se balance doucement,
« Là-bas où le vin mousse, où la fraîcheur est caressante,
« Là-bas où le jeu de la lumière et des ombres est plein de caprices.
« Ici nous n'avons pas ajouté une seule ruine,
« Aux ruines des siècles passés, des siècles sanglants et pleins d'épreuves.
« Non ! mais l'aurore charmeuse du renouveau
« A éclairé avec amour les vallées assoupies
« En accomplissant le testament mystérieux du passé lointain.
« La muse de la Géorgie se taisait pendant des siècles,
« Ou bien redisait les chants de Satar le Persan,
« Ou bien, inconsciente, elle dansait aux sons rauques de la zourna,
« Et oubliait ainsi son don poétique ;
« Cette muse s'est réveillée, et, de nouveau, sous le ciel bleu foncé,
« Tantôt elle entonne des hymnes sonores célébrant les vestiges sacrés du passé,
« Tantôt, ayant senti l'union intime avec l'âme russe,
« Elle regarde l'avenir avec un espoir vivifiant [1]. »

Mais revenons à la capitale de la Géorgie. A l'époque de sa fondation, elle se divisait en trois quartiers : Tiflis, proprement dit, qui entourait les sources minérales, puis « Kala », ou forteresse dont on voit encore les ruines, et « Issani », situé sur la rive gauche de la Koura, et réuni au reste de la ville par un pont. De chaque côté de la Koura, se trouvaient face à face l'ancienne demeure des rois géorgiens et la citadelle des dominateurs musulmans.

La distribution de sa population montre en quelque sorte l'histoire de Tiflis.

La forteresse musulmane était toujours occupée par des Persans ou des Turcs. Aujourd'hui encore, les Musulmans se trouvent grou-

1. Publié en russe dans le numéro du 1er janvier 1897 du journal *le Caucase*.

pés autour de ces ruines. Cette partie de la ville renferme les bains; elle a conservé son nom « Seïd Abad », ce qui veut dire demeure des Seïdes, c'est-à-dire des descendants de Mahomet. Le quartier où se trouve le bazar se nommait « Kalaki », c'est-à-dire ville. Toujours occupé par des Arméniens, il porte le nom d'Armianski bazar.

La troisième partie, située sur la rive gauche de la Koura, est habitée par des Géorgiens et des Arméniens; c'est l'ancienne « Isni », l'Avlabar moderne.

Avant de traverser le pont d'Avlabar, alors qu'on est encore dans le bazar, on voit, couronnant fièrement un rocher escarpé, l'église de Métekh, tout ce qui reste, hélas ! de l'ancien palais des premiers rois de Géorgie ayant résidé à Tiflis. Cette église, jadis cathédrale des catholicos de Géorgie, est maintenant resserrée dans les murs et les bâtiments de la prison. Si, de loin, elle produit un grand effet par sa situation pittoresque, de près, elle peut être étudiée par les archéologues comme le plus ancien monument religieux de Tiflis. A l'intérieur, sa coupole hardie et les lignes remarquables du monument méritent d'être admirées par les amateurs de l'architecture des premiers siècles.

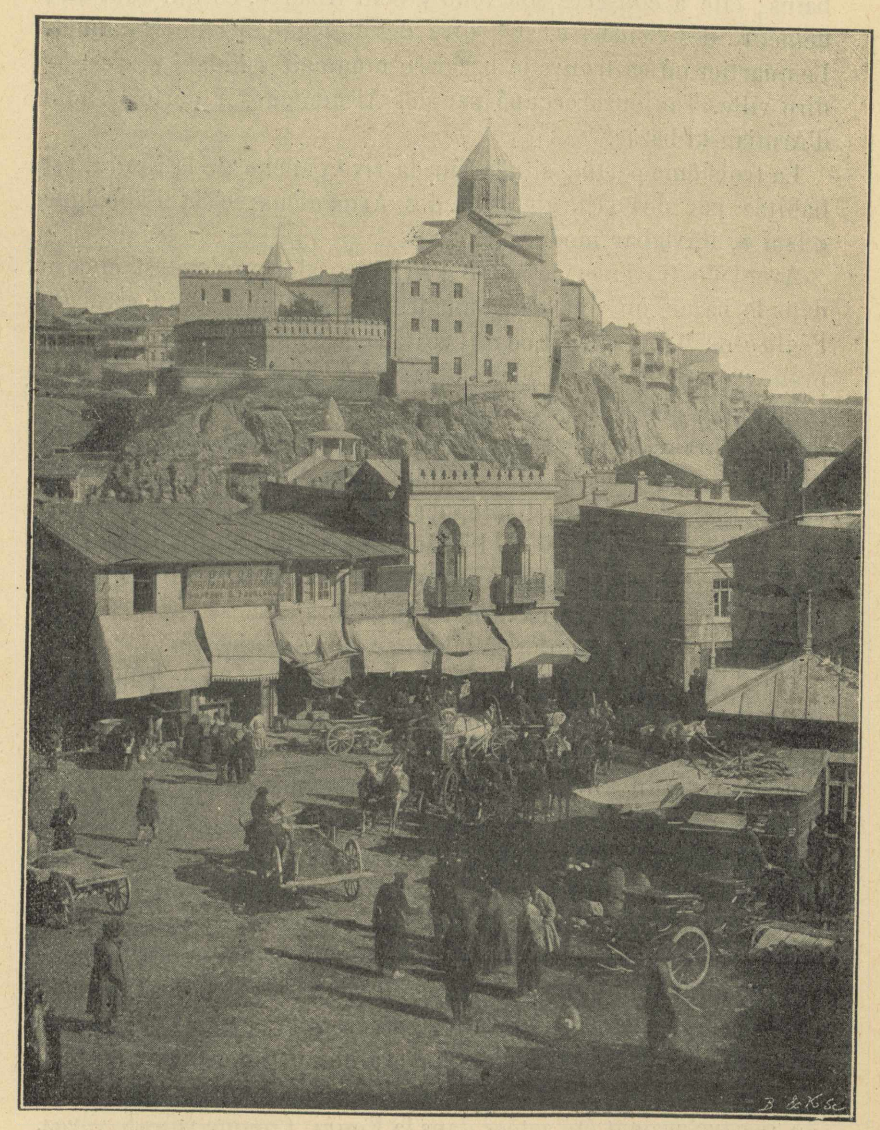
Métekh est le nom grec *Métokhi*, en russe, *podvorié*.

Cette église, construite à l'époque de la fondation de Tiflis, servait à la cour royale, car le palais se trouvait à côté de cet édifice. Seules les substructions de l'ancien temple subsistent. La coupole date du XIIIe siècle. Lorsque, politiquement, les rois de Géorgie embrassèrent l'islamisme au XVIIe siècle, Wakthang V, qui portait aussi le nom musulman de Schah Navaze, fit de cette église un magasin de poudre. Au XVIIIe siècle, Héracli II, après avoir renversé le joug persan, rendit cette église au culte.

A l'est de la citadelle de Métekh se trouvait un endroit, Sagodébéli, qui signifie en géorgien « lieu de tristesse ». C'est là qu'au VIIIe siècle, les adorateurs du feu brûlèrent le persan *Abo*, devenu chrétien. *Abo* fut canonisé et on éleva une petite chapelle au pied du rocher de Métekh, non loin de l'emplacement où les cendres du martyr avaient été jetées dans la Koura. Comme vous le voyez, l'adoration du feu persistait à Tiflis. Les rois de Géorgie ont tenu à conserver un ancien monument en briques, considéré comme un temple de ces adorateurs du feu, les Parsis.

En 731, le kalif arabe Mourvan le Sourd prit Tiflis et, jusqu'à

la fin du xe siècle, cette ville resta plus musulmane que chrétienne.



TIFLIS. — ÉGLISE MÉTEKH. — VUE DU BAZAR.
(Photographie de M. Yermakoff.)

Les Arabes ne supprimèrent point alors le royaume de Géorgie, qui était sous la protection de Byzance. Néanmoins, Tiflis, sou-

mise aux Persans, fut, au VII[e] siècle, assiégée par l'empereur byzantin Héraclius qui, avec son allié Khaghan, roi des Khazars[1], était en guerre avec le schah de Perse, Khosrow.

Ici se place un épisode qui montre la population de Tiflis de ces temps reculés toujours gaie et se livrant à la plaisanterie dans les circonstances périlleuses; ce caractère frondeur et spirituel est demeuré vivant.

Donc, au VII[e] siècle, Héraclius et son allié Khaghan assiégeaient la capitale de la Géorgie. Ils ne purent s'emparer de la ville et durent lever le siège. Alors les habitants de Tiflis prirent une énorme citrouille (elle mesurait, dit-on, plus d'une archine de diamètre) et s'amusèrent à lui faire représenter la tête du Khaghan des Khazars. Les cils étaient figurés par des brindilles de bois et les yeux à peine fendus à l'instar de ceux des Mongols. Point de barbe, les Mongols étant imberbes. De grands et larges trous figuraient les narines et quelques poils rares et épais tenaient lieu de moustaches. Les habitants de Tiflis montrèrent cette tête aux assiégeants en criant : « Ne vous éloignez pas, car voici votre roi Djébou-Khaghan, saluez-le. » Puis ils percèrent cette image avec des lances. Les Khazars s'éloignèrent, jurant de se venger de cet outrage. L'historien Moyse Kagankatvatzi (qui vivait au X[e] siècle) ajoute que la population de Tiflis s'était permis une telle moquerie sans songer aux suites funestes qu'elle devait amener. L'année suivante, la ville tomba au pouvoir des Khazars, les habitants furent massacrés ou emmenés en captivité. Deux princes géorgiens qui se trouvaient dans la cité furent traînés, les mains liées, devant le Khaghan. Celui-ci leur fit crever les yeux, parce qu'ils avaient osé figurer son image sans yeux, puis on les jeta dans la rivière, d'où les cadavres furent retirés pour en arracher la peau que l'on remplit de paille pour l'exposer sur les remparts de la ville dont le Kaghan ordonna le pillage. Les kalifs arabes avaient établi des vice-rois dans la province Aderbedjan[2]. Ils nommaient ou révoquaient à leur gré les gouverneurs de Tiflis, les émirs. L'émir de Tiflis habitait la forteresse de cette ville. A cette époque, Tiflis était déjà un centre commercial et civilisateur; elle possédait un observatoire astronomique et météorologique.

1. Les Khazars fondèrent un empire florissant, dans la région de la Caspienne et de la mer Noire, qui subsista du V[e] au XII[e] siècle.
2. A Nakhitchevan, à Dovine ou dans d'autres villes.

On y faisait le commerce des céréales, du miel, de tapis, d'étoffes, de bétail et d'esclaves. Vers la fin du xe siècle, la Géorgie se releva. David le Kouropalat, grâce à son union intime avec Byzance, remporta de sérieuses victoires sur les émirs de Tiflis et les gouverneurs arabes de plusieurs autres villes.

J'oublie que je ne suis pas ici pour vous faire un cours d'histoire, mais uniquement pour vous promener à travers la ville comme un simple cicérone.

Voyant dans les rues cette variété de costumes et de types ethnographiques, entendant parler tant de langues diverses, en face de monuments si dissemblables, le passant se demande quels éléments ont contribué à former la population de Tiflis. Cette ville était doublement géorgienne en tant que capitale du royaume et résidence royale. La population géorgienne consistait en fonctionnaires, garnison, courtisans, serviteurs, etc..., mais ces éléments ne pouvaient pas former la majorité des habitants. La faiblesse de la Géorgie résidait dans le manque d'une classe intermédiaire entre la noblesse et le paysan. Les Géorgiens, guerriers ou laboureurs, n'avaient que faire dans une ville, ils devaient vivre dans leurs villages et leurs forteresses pour labourer la terre et la défendre contre d'incessantes incursions. Cette lacune, les Arméniens sont venus la combler de longue date.

C'est ce qui explique qu'en Géorgie les villes sont peuplées en majorité par des Arméniens. D'après Tournefort[1], la population de Tiflis était composée en 1701 de 14,000 Arméniens, de 3,000 Mahométans, de 2,000 Géorgiens et de 500 catholiques.

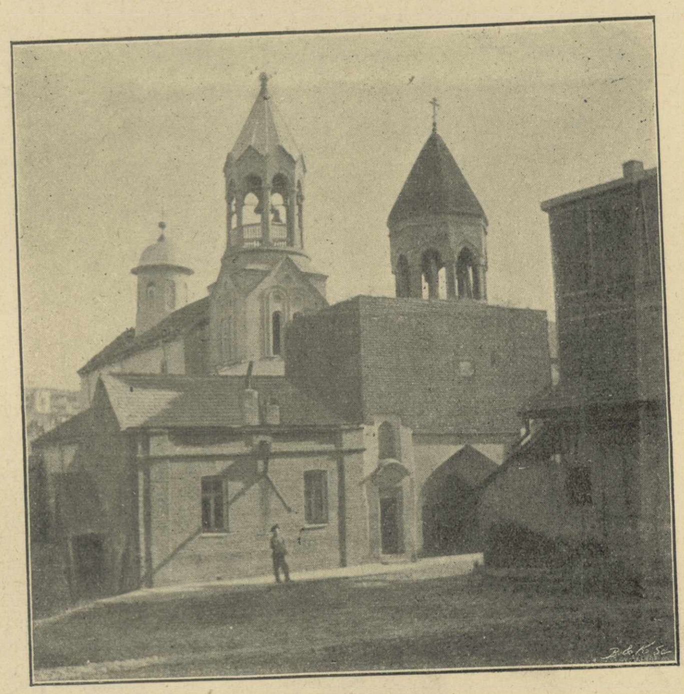
L'académicien Güldenstaedt[2], envoyé à Tiflis en 1772 par Catherine, rapportait que la moitié de la population était Arménienne et l'autre moitié partagée entre les Géorgiens et les Tatares.

Les bourgeois, les corps de métier, les artisans, étaient arméniens. Mais ils n'ont pas figuré dans l'histoire de la Géorgie. Après l'église de Métekh, dont je vous ai déjà parlé, la plus ancienne est celle d'Antchis-Khati. Dès le VIIe siècle, s'élevait en cet endroit une basilique. Celle que l'on y voit est d'un aspect bien pittoresque et renferme une très remarquable image du Christ datant du XIIIe siècle. Le sanctuaire tire son nom de cette image qui provient

1. P. de Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant*, Paris, 1717.
2. Güldenstädt, *Beschreibg. der Kaukas*, Berlin, 1834.

du village *Antchi* situé dans la Géorgie turque. En géorgien khati veut dire image. Donc Antchis-Khati, image d'Antchi.

C'est là que le premier dimanche après Pâques, les jeunes filles en âge de se marier venaient et viennent encore se montrer dans leurs plus beaux atours. Aussi, à Tiflis, dit-on couramment à une jeune fille : « Vous êtes prête pour Antchis-Khati. Il faudrait vous montrer à Antchis-Khati. » C'est un compliment, cela veut dire vous serez admirée à Antchis-Khati. La même phrase peut être



TIFLIS. — ÉGLISE D'ANTCHIS-KHATI.
(Photographie du baron de Baye.)

employée dans un sens ironique. Veut-on humilier une jeune personne qui, dans un cercle intime, fait la précieuse, on lui dit : « Ici, c'est très bien, mais en serait-il de même à Antchis-Khati ! »

Le palais de l'exarque se trouve dans le même quartier, non loin de l'emplacement où s'élevait celui des derniers rois de Géorgie.

A une très petite distance, apparaît, dans une blancheur qui trahit une toute récente restauration, la cathédrale arménienne de



TIFLIS. — CATHÉDRALE ARMÉNIENNE DE VANK.

Vank, mot qui, en langue arménienne, signifie monastère. Sur les fondements de l'église primitive, on a construit, vers la fin du XVIe siècle, celle qui a été restaurée en 1720 et que l'on voit actuellement. La cour de la cathédrale de Vank est une sorte de Panthéon où sont réunis les mausolées du général Ter-Goukassoff, du célèbre comte Loris-Mélikoff, des généraux Schelkownikoff, Alkhazoff et d'Izmaïloff, ancien maire de la ville de Tiflis, qui a fait



TIFLIS. — TOMBEAU DU GÉNÉRAL ARZAS TER-GOUKASSOFF.
(Photographie du baron de Baye.)

ses études en France. Remarquez que ces Arméniens se sont plu à donner une forme russe à leurs noms devenus illustres par les glorieux services qu'ils ont rendus à la Russie.

Pour compléter notre tournée dans les anciennes églises, citons celle de Kachvétie; jadis dans un monastère hors la ville, elle semble toute surprise de se trouver, avec ses restes de murailles crénelées, encadrée dans le quartier nouveau. Si de ce point vous jetez les regards sur la montagne qui sert de décor à la ville euro-

péenne étagée, vous voyez sur un fond sombre, ressortant dans sa blancheur, l'église de Saint-David. Une force mystérieuse semble la retenir ainsi contre le rocher escarpé. Ce sanctuaire est en grande vénération. Il y a trente ans, lors de sa reconstruction, chaque pèlerin apportait une ou deux briques. Les femmes s'y rendent en grand nombre pour que Dieu leur accorde le bonheur d'être mère.



TIFLIS. — ENTRÉE DE L'ÉGLISE GÉORGIENNE KACHVÉTIE.
(Photographie du baron de Baye.)

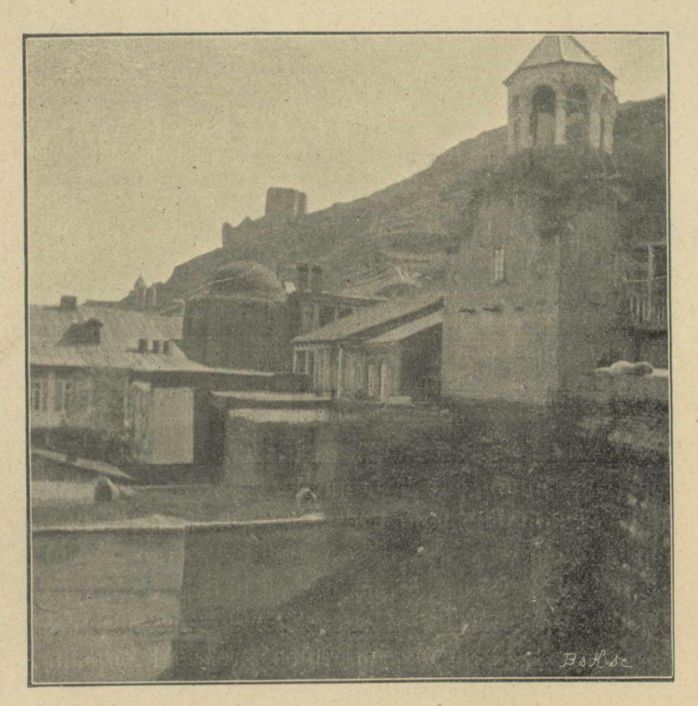
Il nous reste à mentionner Notre-Dame-de-Sion, la cathédrale, où se célèbrent toutes les cérémonies officielles. L'intérieur a été restauré, avec un grand talent, par le prince Gagarine. C'est là qu'est conservée, dans un somptueux reliquaire d'argent, la croix avec laquelle sainte Nina, l'apôtre de la Géorgie, prêcha le christianisme dès le IVe siècle. Elle est formée de deux ceps de vigne liés avec la chevelure de la sainte. Précieuse union de ce bois portant la richesse de la Géorgie avec l'unique parure d'une pauvre captive qui assura le triomphe de la croix.

19



TIFLIS. — MONASTÈRE DE SAINT-DAVID.

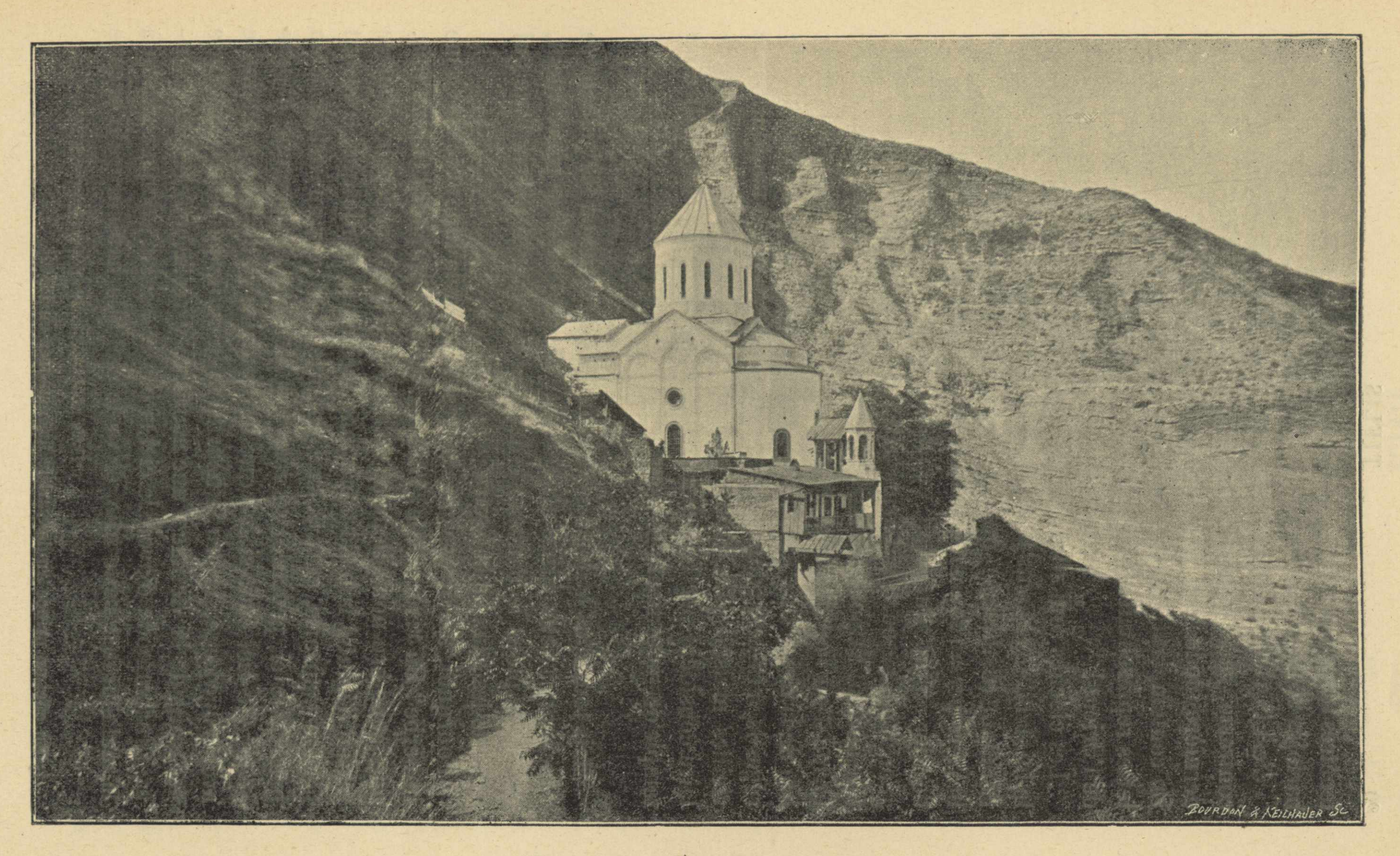
Si vous voulez vous mortifier un samedi soir, traversez à pied la ville sur les atroces pavés faits de galets pointus. Vous trouverez un escalier de pierres noircies au bas duquel stationnent les équipages des dévotes qui, pour arriver plus vite et moins péniblement, ont évité les épines du chemin de la prière. En même temps qu'elles, gravissez les degrés usés, vous serez assourdis par le son des cloches. Leur tintement n'étouffe pas les lamentations des



TIFLIS. — LE CLOCHER DE L'ÉGLISE PÉTKHAÏN ET L'ATÈCHGA.

(Photographie du baron de Baye.)

mendiants. Les aveugles chantent des mélodies persanes où la douleur et la joie se succèdent bruyamment dans des élans sauvages, leurs mains grattent les cordes de la tharé, leur bouche se contracte pour émettre d'exigeantes et plaintives vocalises, leurs yeux, grand ouverts, demeurent fixes et immobiles sous leur voile gris et opaque. L'escalier continue à travers les maisons resserrées dont les toits en terrasses se superposent irrégulièrement dans un désordre de bois sculptés à l'orientale, de balcons affaissés, de



TIFLIS. — MONASTÈRE DE SAINT-DAVID.

fenêtres invraisemblables, de vases coloriés et d'un étalage de tapis bariolés et multicolores.

C'est l'Orient dans sa malpropreté et dans sa beauté. Comme contraste, cette procession d'Arméniennes richement vêtues à la dernière mode, non pas celle de là-bas, mais bien celle de Paris. En contemplant ce spectacle, je me demandais si ces belles toilettes représentaient une victoire de l'Occident ou une décadence de l'Orient !

Les cloches sont silencieuses, les chants profanes meurent dans le lointain, les chants liturgiques franchissent la porte de l'église Pétkhaïn (Bethléem) qui s'éclaire de la lueur des cierges. Un brazéro persan fournit au sacristain les tisons pour l'encensoir. Un dernier effort du soleil couchant dore le sanctuaire autrefois géorgien[1], aujourd'hui arménien. Le clocher a conservé un caractère ancien, sa porte en ogive persane s'ouvre sur une large plateforme d'où l'on domine toute la ville. Qu'elle est belle à la tombée de la nuit ! Une nuée de pigeons dirige son vol et conduit nos regards vers une coupole de briques émergeant d'un fouillis de vieilles maisons. Ce dôme couronne un monument quadrangulaire considéré par Yosséliani comme un *atèchga*, c'est-à-dire un temple des adorateurs du feu.

Mais tournons le dos à cette ruine musulmane où les pigeons se couchent ; à cette église arménienne où les fidèles se prosternent, et contemplons le panorama de la ville éclairée par la lune qui argente les eaux de la Koura.

Pourquoi, me direz-vous, représente-t-on la lune avec un visage imberbe ? Un vieux conte arménien vous l'apprendra. « Une fois, une jeune bru nouvellement mariée, pétrissait une pâte. Mais ce travail déplut à la belle-mère, une méchante vieille qui, trouvant la pâte mauvaise, en prit une poignée et la jeta au visage de sa bru. Celle-ci, penchée, se releva subitement, et comme à cette époque le ciel était si bas que les humains pouvaient y atteindre avec leur visage, la bru le heurta, et la boule de pâte, empreinte des traits de la victime d'une marâtre, y resta collée. Dieu trouvant incommode d'avoir le ciel si bas et voulant donner raison à la malheureuse belle fille, éleva le ciel à la hauteur qu'il occupe

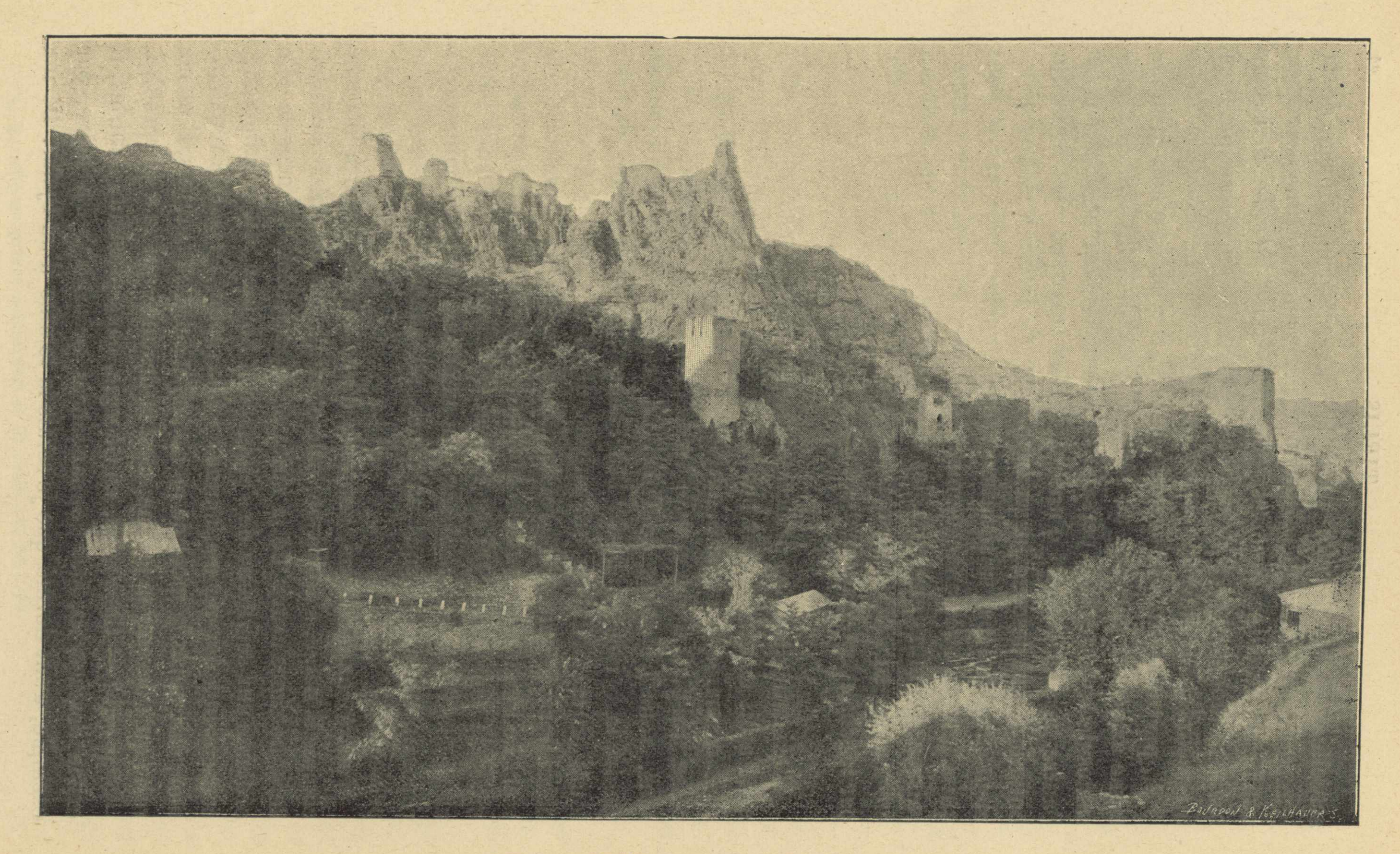
1. En effet un prince Amilakvari le fit restaurer en 1710.

actuellement, et, de cette boule de pâte retraçant l'image de la jeune et belle bru, il fit la lune. Voilà pourquoi la lune reproduit une figure humaine, avec des yeux, un nez, une bouche, mais sans barbe ni moustaches. » Entre nous, qui aurait jamais cru que Dieu lui-même se fût mêlé de donner des leçons aux belles-mères !

Si, par un petit sentier taillé dans le roc, on escalade la montagne aride, on parvient au sommet couronné des ruines imposantes de la forteresse persane et on est tout surpris de trouver l'autre versant couvert d'une végétation superbe; c'est le jardin botanique qui descend jusqu'au torrent. Ce jardin n'est pas seulement charmant par sa situation exceptionnelle, mais par le goût qui a présidé à son aménagement. A travers les frondaisons, apparaissent les murs ébréchés, les tours démantelées; l'une d'elles a été témoin en 1795 d'un épisode tragique, lors du sac de la ville par le schah Aga-Mahomet-Khan.

Il existait alors une princesse géorgienne nommée Salomé. Son mari avait trouvé la mort pendant le siège et son jeune fils, arraché aux mains de sa mère, avait été déchiré en morceaux. La princesse, qui était d'une grande beauté, fut traînée au camp des Persans, sous les murs de Tiflis. Le schah, il était eunuque, fit vendre la princesse. Djafar Bek l'acheta, l'enferma dans une des tours de la forteresse qui subsistent encore, et lui proposa de devenir sa femme. Elle refusa net et supplia son maître de la tuer. Le Persan lui donna la nuit pour réfléchir. Cela se passait au mois de septembre. Où se trouve actuellement le jardin botanique, le Persan appuyé sur une moutaka, sorte de coussin, se reposait mollement sous un arbre, attendant la réponse de la princesse.

Tout à coup, Salomé, couverte d'une longue tchadra blanche comme la neige, s'approche, pâle et calme, elle est suivie des noukers, hommes armés de la suite de Djafar-Beck. D'un geste elle ordonne aux serviteurs de s'éloigner. « Eh bien, dit le vainqueur, consens-tu à devenir ma femme ? » Elle répond : « Oui, je veux t'aimer, car, après la mort de mon mari et celle de mon fils, il ne me reste qu'à devenir ta femme, c'est la destinée qui m'a été prédite. — Par qui ? — Chez nous, en Géorgie, dans plusieurs familles, il existe des secrets, des connaissances occultes : ma mère, par exemple, avait deviné que je serais la femme d'un Djafar. De ma



TIFLIS. — RUINES DE LA FORTERESSE PERSANE.

mère, j'ai reçu le don de connaître la destinée. Donne-moi ta main afin que je voie, d'après ses lignes, si je serai longtemps heureuse avec toi. » Il lui tend sa main puissante. Elle pâlit et pousse un cri d'effroi. « Mon maître, dit-elle, sais-tu que la mort t'attend et peut-être déjà la nuit prochaine. » Superstitieux comme tous les Persans, Djafar-Beck s'effraya. « Tu mourras de la main d'un homme que tu as offensé aujourd'hui. — C'est peut-être Assa-Doullha-Beck avec qui je me suis brouillé aujourd'hui et tu en étais la cause, lui aussi voulait t'acheter. — O mon maître, pour te sauver, il faut posséder quelque objet sur lequel il ait jeté les yeux aujourd'hui. Alors, je pourrai conjurer ce malheur et rendre ses armes impuissantes. — Comment, tu peux avoir cette force? dit le Djafar étonné. — C'est certain. Donne-moi ton poignard, mon maître. » Il le lui tendit. Elle regarda le ciel, prononça une prière et lui rendit l'arme, l'assurant qu'elle ne serait plus capable de donner la mort. « Essaye, dit Salomé, » en plaçant la pointe de l'arme à l'endroit de son cœur. Le Tatare crédule porte un coup, la princesse tombe en proférant ces mots : « Mon Dieu, prends mon âme entre tes mains, » elle expirait. Terrorisé, Djafar se précipite pour la sauver; elle avait cessé de vivre.

Cette légende indique la place où mourut la princesse Salomé et la tour ronde où elle fut enfermée sur la crête de Sololaki.

Descendons de la hauteur, faisons une visite au très intéressant Chéïk-oul-Islam, chef spirituel des Chiites de la Transcaucasie. Il se nomme Abdoussalam-Akhounde-Zadé. C'est un Tatare aderbedjan, de 60 ans environ, natif du gouvernement d'Elizabethpol, ayant adopté la langue persane et originaire d'une famille de Moullah. Il doit sa nomination à l'administrateur du Caucase, par conséquent, il peut être assimilé à un fonctionnaire, mais il jouit d'une grande influence sur ses coreligionnaires. Les immeubles dont les revenus servent à son église et aux œuvres de bienfaisance (vakff) rapportent en moyenne douze mille roubles.

Sous la conduite du chef des Chiites et celle de M. de Wélitchko qui m'avait présenté à lui, je me suis rendu au cimetière mahométan (Gabristan). Après m'avoir montré la maison où sont lavés les morts (Sakhi ou Ghassalkhânêh), ils me firent remarquer les plus anciens tombeaux. L'un d'eux est surmonté d'une coupole en briques émaillées. Il recouvre les restes d'un Séïd, descendant du

prophète. Au pied de ce mausolée, le sol était rougi de sang, un mouton avait été sacrifié à la mémoire du saint personnage. Cette

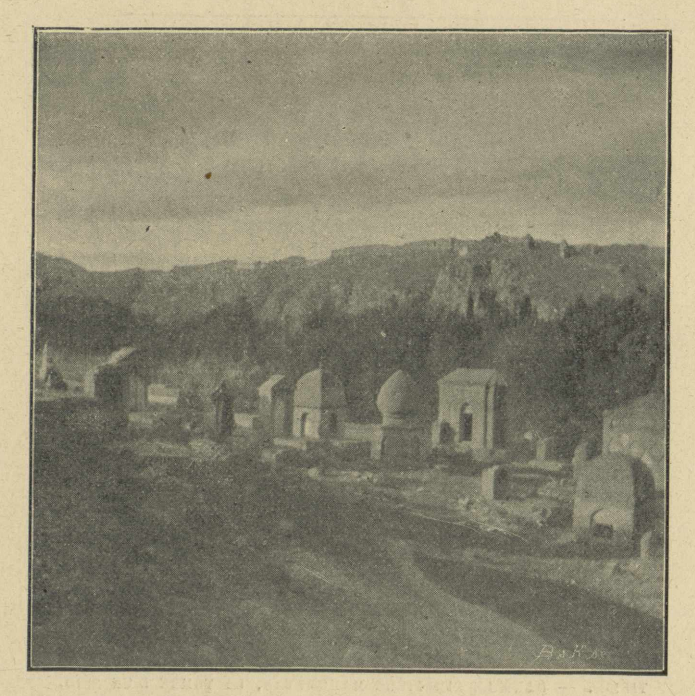


TIFLIS. — LE CHÉÏK-OUL-ISLAM.

coutume est très répandue, ainsi que celle de brûler des cierges sur les tombeaux.

Les musulmans, nombreux à Tiflis, ne sont pas tous Chiites, il y a aussi des Sunnites; les uns comme les autres ont subi une influence iranienne considérable. Le chef spirituel des Sunnites a le titre de *Mufti* de la Transcaucasie. Chacune des deux sectes possède sa mosquée.

De dominateurs, les Tatares sont devenus de simples sujets russes; par là même, leur rôle s'est trouvé forcément amoindri.



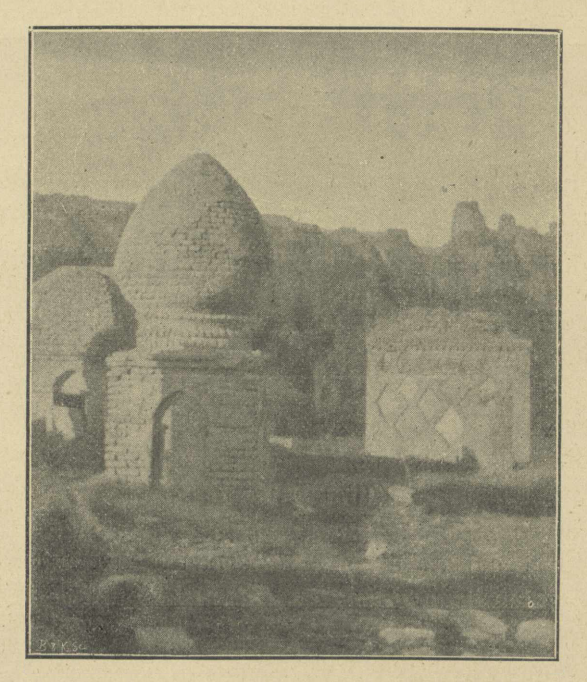
TIFLIS. — LE CIMETIÈRE MUSULMAN.

(Photographie du baron de Baye.)

Mais j'en ai entendu dire du bien et je pense que le gouvernement impérial pourrait tirer un utile parti de cet élément moins mauvais qu'on le pense, car il y a dans ces Orientaux une certaine droiture. En gagnant le dévouement de cette importante fraction de la population par une politique persévérante, les Tatares, mieux civilisés, serviraient à l'occasion de contrepoids à d'autres éléments locaux dont la puissance tend à devenir prépondérante.

Et les Russes, me direz-vous? Car enfin Tiflis est une ville

russe, politiquement parlant. C'est là que dans un superbe palais réside le chef du pays, chef suprême de l'administration du Caucase. Actuellement Sa Haute Excellence le prince Grégoire Golitzin remplit ces fonctions; il est en outre commandant en chef des forces militaires du Caucase et ataman des cosaks du Kouban et du Térek. Le prince a plusieurs fois séjourné en France et aime à rappeler l'excellent souvenir qu'il en a conservé.



TIFLIS. — DANS LE CIMETIÈRE MAHOMÉTAN, LA TOMBE D'UN SÉÏD.
(Photographie du baron de Baye.)

En 1876, sur les 104,000 habitants de Tiflis, il y avait 30,813 Russes, y compris la garnison de 10,615 hommes. Outre la population militaire, il y a les fonctionnaires.

Si vous prenez un de ces fiacres décorés du nom trop pompeux de *phaëton*, votre cocher sera certainement un de ces Russes dissidents qui se nomment « Molokans ». Il serait trop long de vous conter en détail l'origine de cette secte, détachée elle-même de celle des Doukobores dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Elle prit naissance dans le gouvernement de Tambov, s'est étendue et,



TIFLIS. — ESCORTE DE L'ADMINISTRATEUR EN CHEF DU CAUCASE. (Photographie de MM. Jongh frères.)

depuis cinquante années environ, les Molokans ont été transférés au Caucase par ordre du gouvernement. (Il est facile de voir dans leur doctrine l'influence du protestantisme.) Le nom de Molokani, qui vient du mot moloko (lait), leur a été donné par le consistoire de Tambov, parce qu'ils boivent du lait durant les jours de carême; mais eux-mêmes se disent chrétiens d'esprit et donnent à leur nom une autre origine. Selon eux, leur doctrine est le lait verbal dont parle la Sainte Écriture[1].

Tiflis, jusqu'en l'année 1801, c'est-à-dire jusqu'à la prise de possession de la Russie, était une petite ville entourée de murs et de jardins, dont les abords n'offraient aucune sécurité à cause des brigands lesguiens qui guettaient les passants. Ces enceintes fortifiées ont été détruites par l'administration russe entre les années 1816 et 1826 et surtout par le célèbre général Yermoloff, qui a tant fait pour l'embellissement de Tiflis.

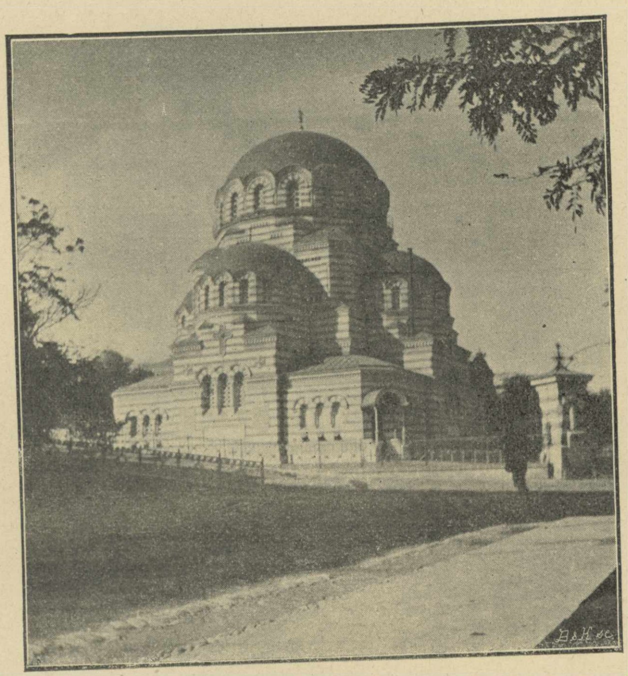
La Russie a élevé Tiflis au rang des belles villes modernes, la faisant déborder de ses trop étroites limites, la dotant de quartiers neufs, d'écoles, de bibliothèques, d'institutions de toutes sortes, et enfin de deux musées. L'un, fondé sous le règne d'Alexandre III, est le temple de la Victoire, rempli des souvenirs glorieux de la conquête du Caucase par la Russie. L'autre, fondé en 1867, est le temple de la Science, où se trouvent réunis tous les documents sur l'histoire naturelle, l'archéologie, l'ethnographie du Caucase. M. Radde, fondateur et directeur de cet établissement, vient de publier le premier volume du catalogue raisonné de ce musée. Cette superbe publication, admirablement illustrée, sera un monument digne de servir de modèle et montrera combien la science est largement secondée par l'auguste famille impériale.

Quant aux autres édifices modernes, je ne vous les énumérerai pas tous; je vous citerai seulement la cathédrale militaire, à laquelle on reproche d'avoir l'aspect extérieur d'une mosquée; un peu lourde dans ses lignes, elle ne produit pas moins une impression de grandeur.

Je mentionnerai également le théâtre de la Couronne construit dans le goût oriental. Le projet est dû à l'architecte Schröter et l'édifice a été exécuté par l'architecte Simonson. Il a coûté 800,000 roubles.

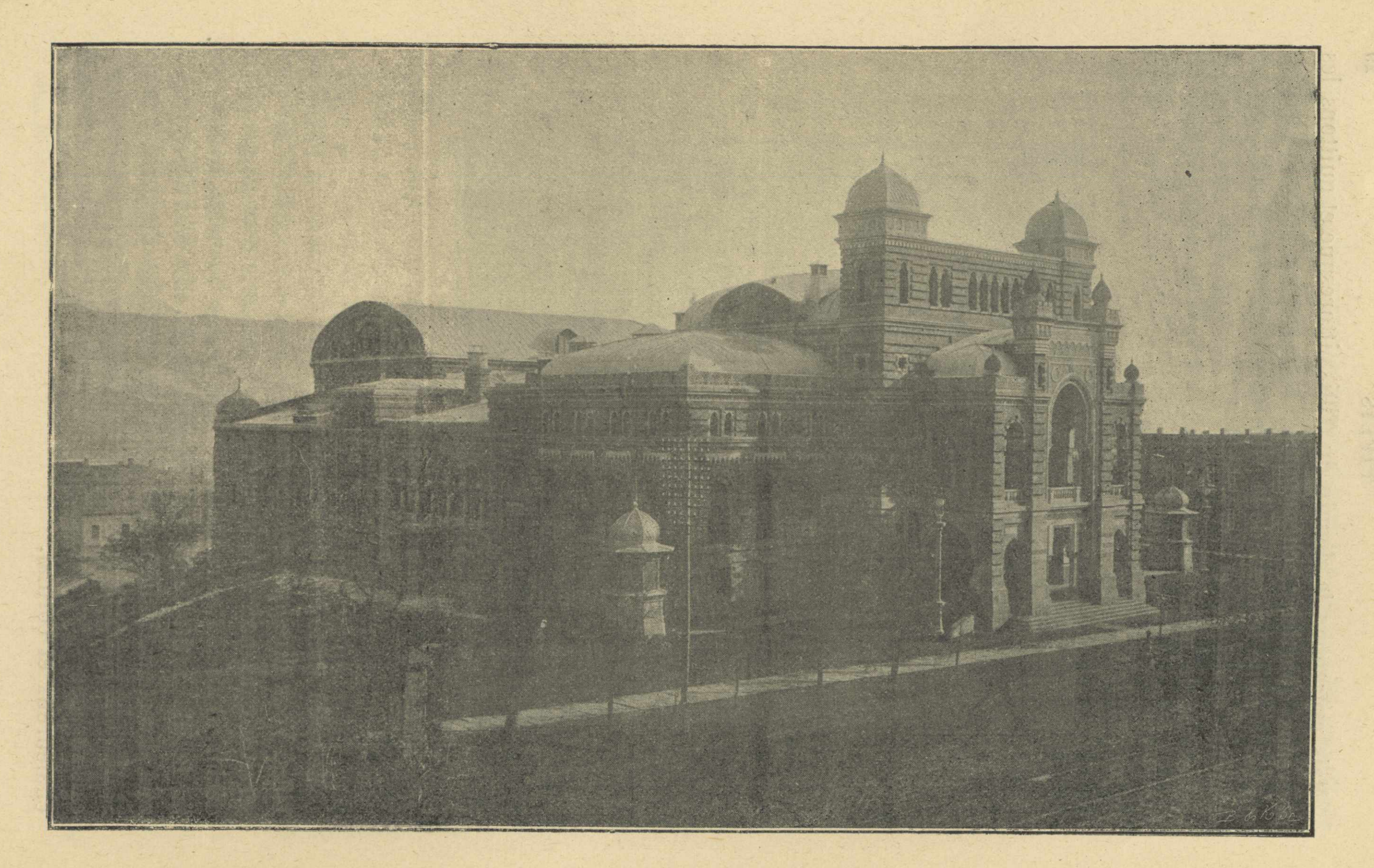
1. Épîtres de saint Paul aux Corinthiens, III, 2; aux Hébreux, V, 12; épîtres de saint Pierre, II, 2.

Mais reprenons le chemin du Tiflis pittoresque et quittons les nouveaux quartiers; acheminons-nous vers cette place d'Erivan, qui est comme le cœur de la ville et où se trouvent mélangés les éléments asiatiques et européens. Tenez, voici l'Europe et l'Asie assises sur le même banc. En face du caravansérail, s'élève la Douma, c'est-à-dire l'Hôtel de ville; à droite, je vois l'affiche du journal *le Caucase*.



TIFLIS. — LA CATHÉDRALE MILITAIRE.
(Photographie du baron de Baye.)

Me voilà tenté à cette occasion de vous parler de la presse de Tiflis. Vous dire que ses journaux se font des éloges réciproques serait trop avancer et vous ne me croiriez certainement pas; ils se déchirent au contraire mutuellement. Je me bornerai à vous citer la feuille intitulée *le Caucase*, dont M. de Wélitchko est le zélé directeur. Il ne manque aucune occasion de manifester des sentiments sympathiques à l'égard de notre France, et les Français voyageurs au Caucase trouvent toujours chez lui un accueil chaleureux et cordial.



TIFLIS. — LE THÉATRE. (Photographie de M. Yermakoff.)

Passons au maïdan, où se coudoient tant de types divers. Voici une boutique, Arméniens et Géorgiens, tout comme les Mahométans, égrènent mécaniquement leur chapelet.

Les Arméniens, par une action constante, par un travail opiniâtre et assidu, par une aptitude exceptionnelle pour les affaires, ont su acquérir une force moderne, un facteur puissant : la richesse. Ils forment dans le sens du jour une puissance pécu-



UN BAZAR DE TIFLIS.
(Photographie du baron de Baye.)

niaire. Il serait puéril de ne pas reconnaître la persévérance, l'union, le génie du commerce qui leur assurent une prépondérance chaque jour grandissante. Ils étaient préparés par leur passé, aux exigences de la vie matérielle telle qu'elle se présente aujourd'hui. Hommes d'affaires hier, ils le sont encore aujourd'hui, avec les avantages de la sécurité établie par le gouvernement russe.

Il n'en est pas de même des Géorgiens qui ont passé subitement du régime féodal, du moyen âge, en plein XIXe siècle. Leur vie

historique fut un long combat où brillait leur vaillance, où se dépensait leur amour des armes. Leur largesse, leur grand caractère s'accommodent mal avec les calculs mesquins dus à la vie moderne. Ils ne comptent pas plus avec l'argent qu'avec la générosité et les élans de leur cœur. Ils ont une grande élévation de sentiments, une haute conception de leur dignité, et ne marchandent pas leur amitié, mais la donnent. Il serait trop long de citer les Géorgiens vétérans de l'armée, dont les noms glorieux sont inscrits en lettres d'or et de sang dans l'histoire des guerres de la Russie en Orient.

On rencontre souvent dans les rues de Tiflis ces vieux héros. Il n'y a pas seulement parmi les Géorgiens des guerriers, mais aussi des poètes. L'un d'eux habite Tiflis. Sa personnalité, ses sentiments francophiles m'autorisent à vous le présenter : le prince géorgien Ilia Tchavtchavadze, poète national et populaire, dont les œuvres sont chantées dans les rues, dans les chaumières comme dans les palais. Le prince est une personnalité intellectuelle appartenant à la plus haute aristocratie ; il est avant tout un homme moderne et ce n'est pas un petit mérite si l'on songe au milieu où il règne. Fondateur de la Banque de la noblesse, il en est le président. Il dirige le journal *Ibérie*, le plus influent des organes géorgiens, préside les sociétés pour l'enseignement populaire, pour le développement de l'art, pour la bienfaisance. Il a écrit en prose des récits humouristiques ayant pour la Géorgie la même portée que ceux de Gogol pour la Russie. Ses œuvres poétiques sont profondément chrétiennes, patriotiques et philosophiques. Bien avant Tolstoï, il a exprimé des idées analogues sur beaucoup de sujets. Dans l'une d'elles, il a fait ressortir d'une façon satirique les défauts inhérents aux Géorgiens. Le style de ses poésies se rapproche de celui des anciens poètes persans, ce qui peut s'expliquer par l'atavisme, car dans la maison Tchavtchavadze, il y a eu jadis des alliances avec d'éminentes familles persanes.

Les Géorgiens qui ne sont pas encore gagnés par la tenue qui tend à devenir la livrée de tous les peuples, qu'elle se nomme veston, jaquette ou redingote, portent la tcherkeske élégante et gracieuse. On est tenté de croire que c'est depuis longtemps leur mise nationale de qualité. C'est une erreur. Avant le XVe siècle environ, les costumes princiers étaient inspirés de Byzance. Ensuite, on remarque l'influence de la Perse. Depuis quarante années

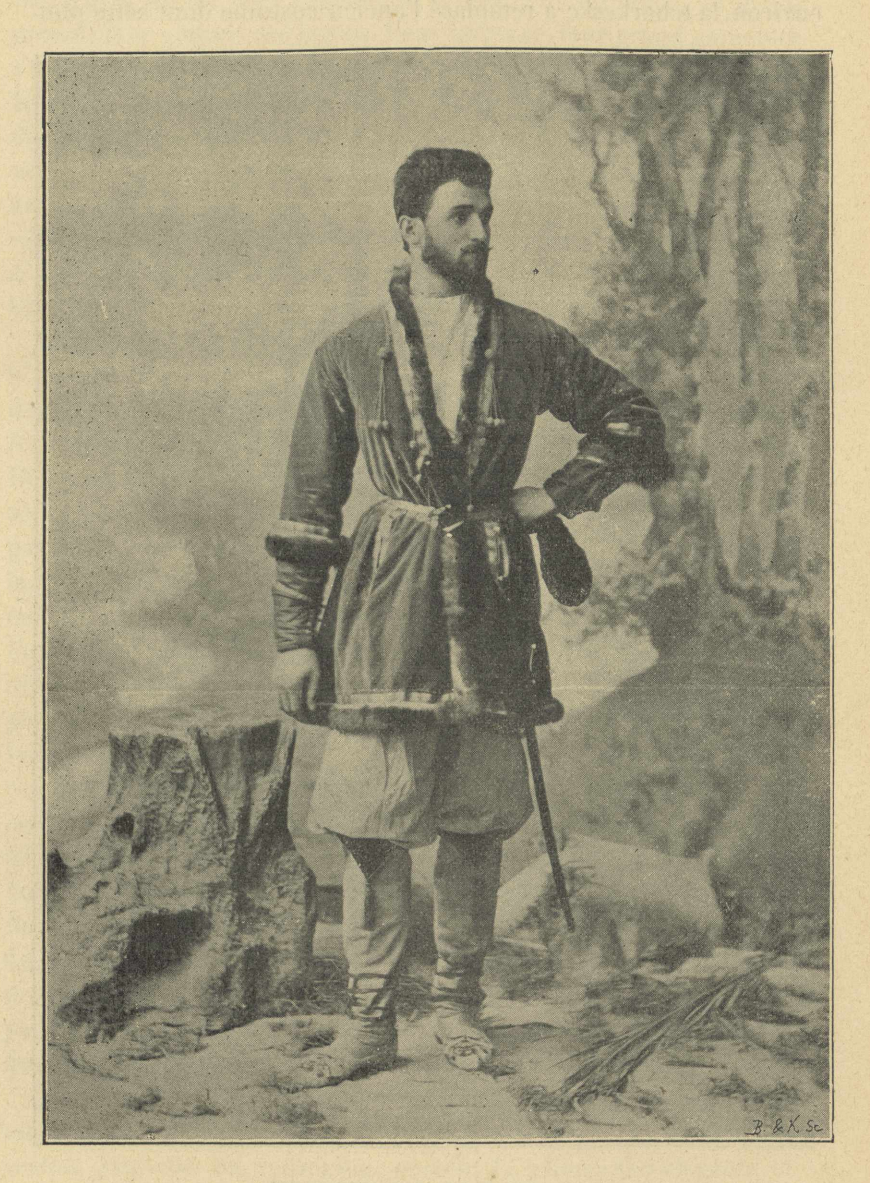
environ, la tcherkeske a remplacé l'ancien costume dont cette pho-



LE PRINCE ILIA TCHAVTCHAVADZE.

(Photographie de M. Roinoff.)

tographie vous donnera une idée. Il est encore porté par quelques nobles dans des circonstances solennelles.



LE NOBLE GÉORGIEN MATCHAVARIAVI EN COSTUME NATIONAL.

L'habillement des Géorgiennes a moins changé ; mais, hélas ! il est de plus en plus abandonné pour nos modes.



LA PRINCESSE NIJÉRADZE EN COSTUME NATIONAL.

Le physique des Géorgiens que l'on croise dans les rues est loin d'être uniforme. Si les prestances sont toujours nobles et fières, il

y a des types variés : des Kakhétiens au visage plus rond, des Imérétiens au visage plus allongé. J'ai même observé chez certains Géorgiens des traits grecs.

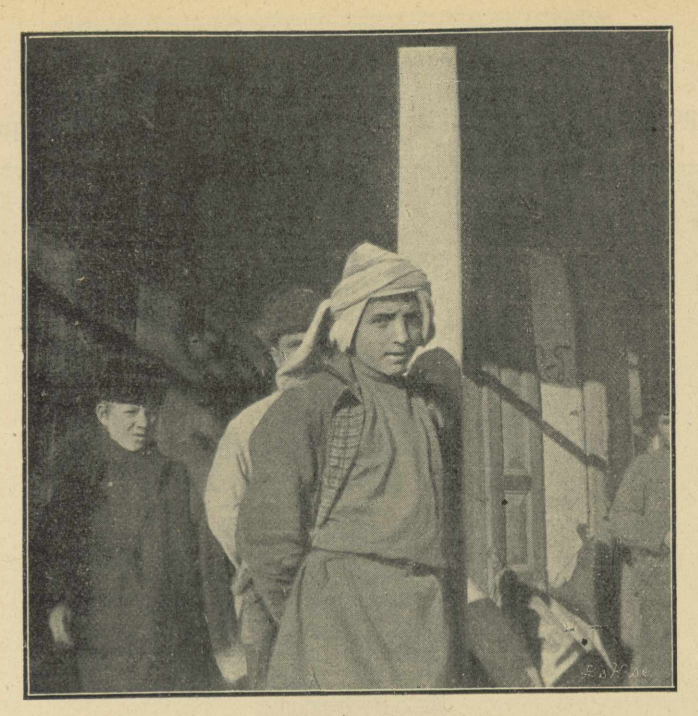
Permettez-moi de choisir, parmi les nombreux exemples que je pourrais vous donner, le profil classique de la princesse Nina Tchélokaïeff qui tient un haut rang dans la société tiflisienne. Mes indulgentes auditrices ratifieront, je l'espère, mon choix.

Si vous rencontrez un Imérétien, vous le reconnaîtrez à la ma-



LA PRINCESSE NINA TCHÉLOKAÏEFF.

nière artistique dont il se coiffe du bachlik. Chacun s'en drape à son goût, de la façon qui lui sied le mieux, et ces variétés sont plus charmantes les unes que les autres. Le bachlik, fait d'une étoffe tissée dans les villages, est universellement porté au Caucase, d'où l'usage s'est répandu en Russie. La couleur des bachliks varie comme celle des tcherkeskes. Vous rencontrez dans les rues des Tatares qui vendent des bachliks, d'autres des turquoises, cette pierre persane qui se voit là-bas à tous les doigts, masculins ou féminins. En somme, les rues de Tiflis sont, pour un observateur, un tableau vivant. Toutes ces silhouettes si curieuses ont trouvé



DIVERSES MANIÈRES DE PORTER LE BACHLIK, UN IMÉRÉTIEN.
(Photographie du baron de Baye.)



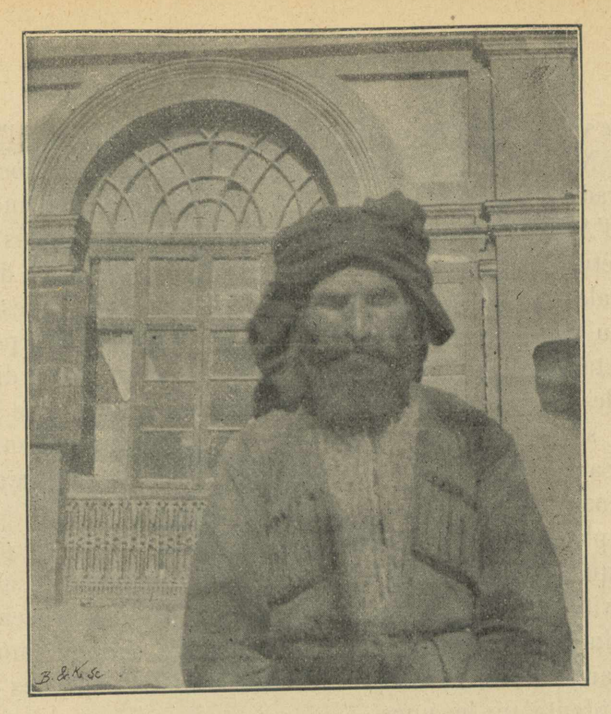
DIVERSES MANIÈRES DE PORTER LE BACHLIK, UN ABKHAZE.
(Photographie du baron de Baye.)

des peintres qui ont su les représenter avec un talent exquis.



LE PEINTRE GUIGO GABAÏEF.

M. Longo, un Italien fixé de longue date à Tiflis, excelle dans ce genre, ainsi qu'un jeune Géorgien, Guigo Gabaïef, dont j'ai eu le



TIFLIS. — UN IMÉRÉTIEN.
(Photographie du baron de Baye.)



UN MARCHAND DE BACHLIKS.
(Photographie du baron de Baye.)

plaisir de visiter l'atelier et dont je ne saurais assez vanter l'habile pinceau. Né dans le pays, il est empreint de la poésie locale et sait la traduire. Enfant de Tiflis, il appartient à une ancienne famille d'Aznaours, c'est-à-dire de gentilshommes. Après avoir fait ses études à Pétersbourg et à Munich, il est revenu dans sa ville natale et se plaît à reproduire spécialement les types et les scènes du Caucase. Il s'est ainsi créé une manière toute personnelle. Actuellement, il va dans ces régions d'un accès difficile étudier les scènes de la vie des Khevsoures qui, comme je l'ai déjà dit, sont bien des Géorgiens et non des descendants des croisés. Sa grande toile représentant un campement de Khevsoures au pèlerinage d'Alaverdi mérite de vous être signalée [1].

Sur la place d'Erivan, où nous nous trouvons encore, se dresse, dans le square, un buste du poète Pouchkine, œuvre du sculpteur Khodorovitch. Il a été érigé en mai 1892 comme souvenir du passage du chantre du Caucase à Tiflis en 1829. Ce génie immortel a trouvé au Caucase des inspirations aussi élevées que les cimes qui se perdent dans les nues.

Mais après avoir salué cette image, prenons le chemin des célèbres bains, emportant avec nous les œuvres de Pouchkine, ouvrons-les et laissons la parole à ce peintre incomparable : « A l'entrée des bains, je trouve un vieux Persan, c'était le propriétaire. Il ouvre la porte, j'entre dans une vaste chambre, que vois-je? Plus de cinquante femmes jeunes et vieilles, demi-vêtues ou moins encore, assises le long des murs. Les unes retiraient, les autres mettaient leurs vêtements. Je m'arrête. — Allons, dit le propriétaire, c'est aujourd'hui mardi, jour des femmes. Nitchévo! L'apparition des hommes n'a produit aucun effet. Les femmes continuaient à rire et à bavarder entre elles. Pas une ne se hâtait de se couvrir de son voile. Pas une n'a cessé de se dévêtir. Il semblait que je fusse invisible. Plusieurs femmes étaient réellement belles. Je me rappelai les vers de Thomas Moore dans son poème *Lalla Rook :*

« ... *A lovely Georgian maid, with all the bloom, the freshened glow.*
« *Of her own country maidens looks.*
« *When warm they rise from Teflis brooks.* »

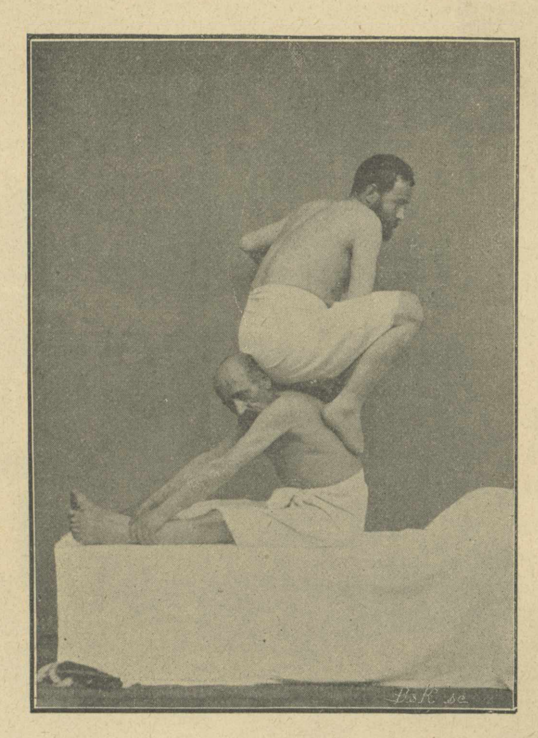
1. Elle appartient au très sympathique M. David Saradjeff.

TIFLIS. — LES BAINS ORBÉLIANI.

(Photographie de M. Yermakoff.)

« Une idéale fille Géorgienne, avec toute la fleur, avec tout le frais éclat qu'ont les filles de son pays, lorsque, tièdes encore, elles sortent des bains de Tiflis. »

« Je dois ajouter comme contraste, que je ne connais rien de plus repoussant que les vieilles femmes de Géorgie, ce sont de véritables sorcières.

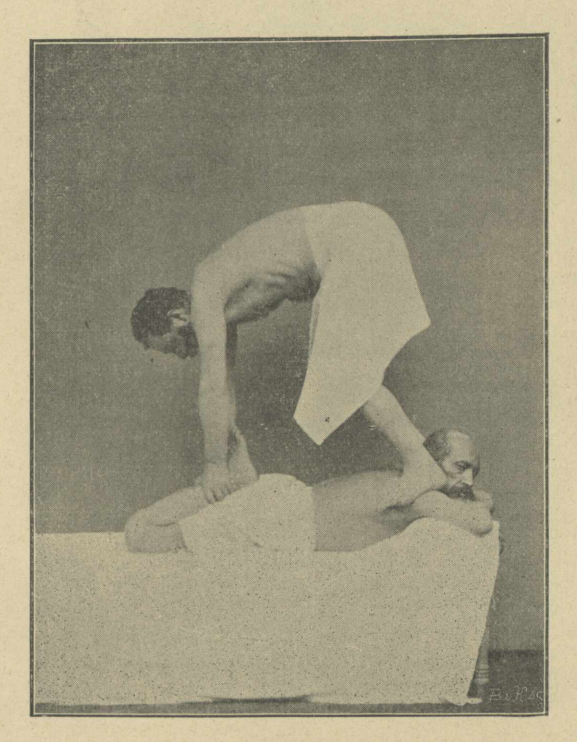


TIFLIS. — AUX BAINS PERSANS.

(Photographie du baron de Baye.)

« Mais quittons le vestibule, entrons dans le bain. Il y avait là un bassin taillé dans la pierre et rempli d'eau chaude minérale. Ni en Russie, ni en Turquie, je n'ai rencontré des bains plus luxueux qu'à Tiflis. Le propriétaire me place sous la protection d'un Tatare baigneur. Je dois avouer ici qu'il était sans nez. Cela ne l'empêchait pas d'être un maître dans son métier. Hassan, c'était son nom, m'étendit sur le sol chaud et dallé de pierres et

se mit à tordre mes membres, à détirer mes articulations et me frappa avec force. Je ne sentis pas la moindre douleur, mais au contraire comme un soulagement merveilleux. Après cela, il me frotta longtemps avec un gant. Après m'avoir arrosé d'eau tiède, il me frictionna de nouveau avec un petit sac rempli de savon. Je ne puis pas décrire la suavité de cette sensation. L'écume chaude



TIFLIS. — AUX BAINS PERSANS.

(Photographie du baron de Baye.)

de savon vous entoure comme d'un air tiède. Ensuite il me remit dans la piscine. C'était la fin de la cérémonie. »

Fermons le livre de Pouchkine et sortons des bains, nous sommes en plein bazar. Dans la foule, des hommes jeunes, portant sur la tête des corbeilles de fruits ; ce sont des « Khinto ». Le Khinto est un type spécial à Tiflis. Il a de commun avec le gavroche de Paris son esprit gouailleur et l'habitude de faire le lundi. Ce sont des marchands ambulants qui ne vendent que des comestibles et sont



TIFLIS. — UN KINTO.



TIFLIS. — LES KINTO EN FÊTE.

réputés pour leurs réparties. Lorsqu'ils ont gagné quelque argent, ils se réunissent pour festoyer, boire et chanter, invitant tous les passants à trinquer avec eux. On raconte qu'un richissime Arménien rencontra dans la rue un pêcheur qui proposa de lui vendre une superbe truite. « Combien? demande-t-il. — Trois roubles, » et l'Arménien de répondre : « C'est horriblement cher! » Un Khinto s'approche et donne avec munificence les 3 roubles demandés. L'Arménien surpris : « Tu es donc bien riche? — Non, loin de là, mais je dépense ce que j'ai. — Et quand tu n'auras plus rien, comment feras-tu? — Comme toi » répond spirituellement le Khinto. Les Khinto sont d'une largesse qui n'a d'égale que leur réelle pauvreté.

Au bazar aussi bien que dans les maisons, on peut constater l'influence persane en Géorgie. Elle se remarque dans les instruments de musique, dans la manière de chanter, dans les repas, dans l'arrangement de la maison; et, puisque nous sommes en quartier commerçant, notons que l'organisation des corps de métier est copiée sur le système persan. Elle se nomme « amkar » des mots persans « am », avec, et « kar », travail, c'est-à-dire coopération. Le chef de la corporation se nomme « oustabach », de « ousta », maître, et « bach », tête. L'adjoint de ce chef porte également un nom tartare « aksakhal », de « ak », blanche, « sakhal », barbe, c'est-à-dire un homme âgé, vénéré. Le caissier est l'haznadarr, encore un nom persan. Chaque corps de métier a pour patron un saint chrétien qui est désigné par un très ancien mot persan « pyrr » qui signifie chef. Comment serait-on surpris de cette influence persane, si on se rappelle que le schah de Perse fut en parenté pendant plusieurs siècles, surtout durant les trois derniers, avec les familles princières de Géorgie. L'Église géorgienne trouvait donc parfois des protecteurs à la cour des schah. Plusieurs d'entre eux avaient une garde composée de nobles Géorgiens. Par contre, à la cour de Géorgie, la langue officielle était le persan. Citons un passage des chroniques géorgiennes du tzaréwitch Wakhoucht, cet historien étant Géorgien, il ne peut être taxé d'impartialité : « A force d'aller chez les Persans, les habitants de Kakhétie avaient pris modèle sur eux pour boire et manger, pour se livrer à la mollesse, pour tomber dans une grande afféterie et pour se vêtir comme eux. Ainsi, ils abandonnèrent peu à peu les

habitudes géorgiennes et introduisirent chez eux celles des Persans; ce qui eut lieu surtout au XVIe siècle. »



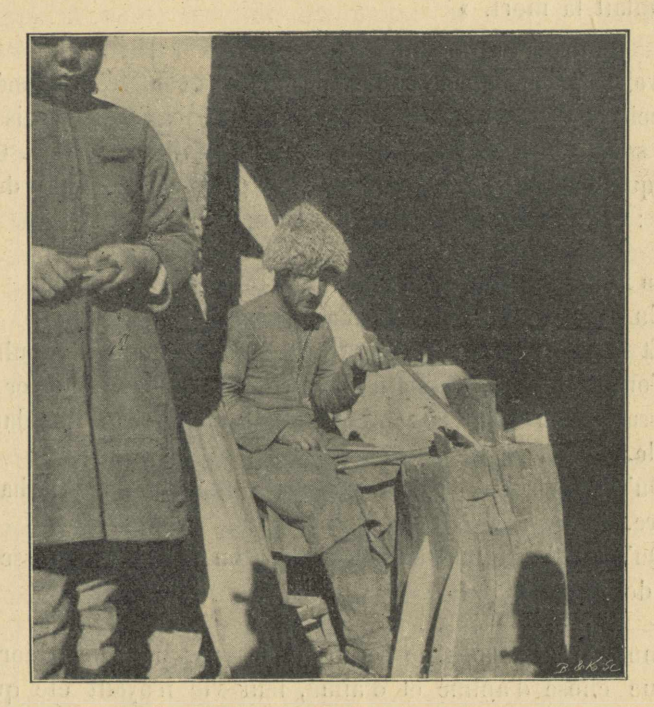
AU BAZAR DE TIFLIS.
(Photographie de M. Yermakoff.

Revenons aux magasins du bazar; là, on fait à la mode persane de ce pain nommé lavache; là, les fruits s'étalent en pyramides



UN BAZAR DE TIFLIS, FABRICATION DU PAIN « LAVACHE ».

multicolores, ici, on fabrique des chaussures ressemblant à nos anciens souliers à la poulaine; là, les peaux de moutons sont amoncelées; ici, les bourdiouks de vin attendent les consommateurs, là les tapis s'étalent, formant un ravissant décor. Voilà des échoppes où des Tatares d'Akhaltzik transforment l'argent en filigranes qui se déroulent à nos regards comme de délicates dentelles. Voici des Lesguiens qui excellent dans l'art de nieller et



BAZAR DE TIFLIS, UN LESGUIEN FABRICANT D'ARMES.
(Photographie du baron de Baye.)

d'incruster l'or dans le fer. La fabrication et le commerce des armes, qui jouent un si grand rôle au Caucase en général et à Tiflis en particulier, sont surtout entre les mains des Daghestaniens du Kazikoumouk. Les étalages d'armures attirent toujours les étrangers et bien souvent, confiants dans les apparences, ils achètent des pièces ou neuves ou truquées. On excelle à Tiflis dans ce genre de falsification. Ceci étant dit, ajoutons que les armes sont des amis pour les Caucasiens; ils en ont des persanes, des

turques, et estiment beaucoup les anciennes lames occidentales. La chanson géorgienne que voici semble une plainte de cette arme pendue et marchandée.

« Mon sabre ! moi, qui suis ton maître, je te vends et déjà il se trouve un acheteur. — O mon maître ! pourquoi me vends-tu ? Quel défaut as-tu trouvé en moi ? N'est-ce pas moi qui ai tué celui qui voulait ta mort. »

Je vous disais que les lames occidentales sont très estimées et très recherchées. On en trouve parfois de l'époque des croisades ; toutes sont nommées frankes, en géorgien « Prangouli[1] ». Chose remarquable, un chant populaire géorgien célèbre une de ces armes : cette mélopée est courte et d'un style élevé.

« La flamberge martelée en France dit :

« En pays frank, un frank m'a forgée.

« Et celui qui m'a forgée a gravé sur ma lame trois souhaits :

« Tombe entre les mains d'un brave qui baptise ton acier en le rougissant d'un sang ennemi généreusement versé pendant la bataille.

« Qu'en sortant du fourreau, tu résonnes comme un chant de victoire.

« Qu'en te remettant dans ta gaine, ton maître te bénisse d'un signe de croix ! »

Comment les armes ne seraient-elles pas pour les Géorgiens quelque chose d'animé et d'aimé, leur vie n'ayant été qu'une longue défense. Ils emploient encore maintenant le mot « Gamardjoba » avec lequel on se salue le matin et qui signifie : « Sois victorieux ! »

Notre tournée à travers Tiflis est terminée. Je chargerai l'illustre poète Lermontoff de vous en donner une vue d'ensemble. Deux fois il visita le Caucase : la première fois en 1837, lorsque les célèbres vers sur la mort de Pouchkine lui valurent une disgrâce. En 1840, il y fut envoyé une seconde fois, à la suite de son duel

1. La lettre F n'existe pas dans la langue géorgienne.

avec M. de Barante, le fils du ministre français auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne.* Comme Pouchkine, Lermontoff a chanté le Caucase et il a su admirablement dépeindre la ville de Tiflis dans la pièce de vers intitulée « Un rendez-vous » et dont je vais essayer de vous donner la traduction.

« Le dernier rayon du soleil s'est éteint derrière la sombre montagne. A peine peut-on distinguer la source chaude et bruyante. Les jardins sont embaumés d'un vif aromat. Tiflis est embrassé par le silence et la vallée est envahie de brouillards et de fumée. Les songes pénibles voltigent sur les hommes coupables et les anges tutélaires colloquent avec les enfants. Là-bas, derrière l'antique forteresse, sur la montagne sombre, je me trouve étendu sur un tapis, sous un frais platane. Je suis seul et je pense. N'est-ce pas un songe, ta promesse d'un rendez-vous pour cette nuit morne, à cette heure douce pour l'amour. C'est toi que mes rêves appellent, toi mon unique amie ! A mes pieds, on voit seulement les lumières sur le pont, les noirs clochers qui se dressent comme des sentinelles et les femmes géorgiennes sortant des bains d'un pas chancelant, formant comme une blanche procession.

« On les voit se traîner le long de la rue déserte, effleurant à peine le sol de leurs pieds. Mais on ne peut pas te reconnaître sous la longue tchadra. D'ici, je vois ta maisonnette avec son toit en terrasse, son entrée aux marches branlantes, baignées par la rivière, située dans la fraîcheur qui vient de la Koura bleue, la maisonnette est couverte d'un réseau de lierre. Je vois aussi, derrière un peuplier élancé, la sombre fenêtre, mais elle n'est pas éclairée. — J'attends. — En vain mon regard incertain erre partout. Impatient, j'ai lacéré le tapis de la lame de mon poignard. J'attends en vain, mon angoisse redouble. Je suis triste, accablé. — Mais voilà qu'une humidité froide vient de l'Orient. Les cimes crénelées des montagnes rougissent dans le brouillard et déjà les marchands quittent la ville avec leurs caravanes. Va-t-en, larme honteuse ! Que mon cœur brûle ; maintenant je comprends, ô serpent ! ta noire trahison. Je devine à présent par qui, hier, était consolé un jeune Tatare, quand il galopait comme un fou sur le pavé sonore. Ce n'est pas sans motif qu'il se pavanait devant ta fenêtre et que ton père admirait son coursier persan. Je prendrai mon long fusil, je sortirai de ma demeure. Là-bas, sous les rochers déserts, il y

a un étroit sentier qui les contourne... J'attends jusqu'à midi, caché derrière une chapelle funéraire et, avec mon arme, je vise le chemin poussiéreux. — C'est en vain que mon cœur bat. Je me dissimule entre les rochers. Attention! Déjà on entend tout près le pas d'un cheval. Ah! c'est toi, scélérat[1]! »

Lermontoff vous a fait assister à un coucher de soleil, à une nuit, à une aurore, à un amour, à une vengeance. — Pouchkine vous a conduit aux bains persans. — Polonsky vous a chanté la Géorgie.

Mon rôle de cicérone a été plus modeste. Evocateur des temps anciens, j'ai cherché à soulever le voile sous lequel se cachent les mystères de la vieille cité; j'ai essayé de faire parler les monuments et de faire mouvoir sous vos yeux ces êtres qui animent le paysage. J'ai essayé de tracer à la fois une esquisse légendaire, historique, une esquisse de paysage oriental et aussi de tableau de genre.

Si ce que je viens de vous dire a pu vous intéresser, je terminerai à la manière des conteurs géorgiens.

« Du ciel tombèrent trois pommes, l'une pour celui qui a raconté; une autre pour ceux qui ont fait raconter; enfin une troisième pour ceux auxquels on a raconté. »

J'estime qu'aujourd'hui le ciel ne laissera tomber que deux pommes; l'une pour remercier le Photo-Club et son aimable président qui m'ont si gracieusement donné la parole et l'hospitalité; l'autre pour le trop indulgent auditoire qui a daigné me prêter une si bienveillante attention.

1. Œuvres de Lermontoff, édition de Moscou, 1889, rédigée par le professeur Viskovatoff, en six volumes, t. 1er, p. 338.

5803. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

5803. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.